

## Texte littéraire n.2

La seule façon qu'elle avait trouvée d'échapper à l'enfer qui l'entourait, c'était de mettre sa tête entre ses genoux en appuyant bien les mains sur ses oreilles. Elle se balançait d'avant en arrière, en pressant son visage contre ses jambes. Il fallait penser à de jolies choses, à toutes les jolies choses qu'elle aimait, à toutes les choses qui la rendaient heureuse, se souvenir de tous les moments magiques qu'elle avait connus. Sa mère qui l'emmenait chez le coiffeur et tous les compliments qu'on lui faisait sur l'épaisseur de ses cheveux et leur couleur de miel en lui assurant qu'elle en serait fière quand elle serait grande.

Les mains de son père qui travaillaient le cuir à l'atelier, des mains fortes et agiles. Elle admirait son talent. Son dixième anniversaire et la montre neuve dans sa belle boîte bleue avec le bracelet de cuir confectionné par son père, l'odeur puissante, enivrante du cuir et le tic-tac discret de la montre. Elle était fascinée par son cadeau. Oh, elle en avait été si fière. Mais Maman avait dit de ne pas la porter à l'école. Elle aurait pu la casser ou la perdre. Elle ne l'avait montrée qu'à sa meilleure amie, Armelle, qui en avait crevé de jalousie !

Où était Armelle à cet instant ? Elle vivait en bas de la rue, elles allaient à la même école. Mais Armelle avait quitté Paris au début des vacances scolaires. Elle était partie avec ses parents quelque part dans le Sud. Elle avait reçu une lettre et puis c'était tout. Armelle était une petite rousse très intelligente. Elle savait toutes ses tables de multiplication sur le bout des doigts et elle maîtrisait même les règles de grammaire les plus tordues.

Ce que la fillette admirait chez son amie, c'était qu'Armelle n'avait jamais peur. Même quand les sirènes d'alerte retentissaient pendant la classe, hurlant comme des loups déchaînés, Armelle gardait son calme alors que tout le monde sursautait. Elle prenait la main de son amie et l'emmenait dans la cave de l'école qui sentait le moisi, imperméable aux murmures effrayés des autres élèves et aux ordres que donnait Mlle Dixsaut d'une voix tremblante. Ensuite, elles se blottissaient l'une contre l'autre, épaule contre épaule, dans l'humidité et l'obscurité qu'éclairait à peine la lumière vacillante des bougies, pendant ce qui leur semblait des heures. Elles écoutaient le vrombissement des avions au-dessus de leurs têtes, tandis que Mlle Dixsaut leur lisait Jean de La Fontaine ou Molière en essayant de dissimuler le tremblement de ses mains. Regarde ses mains, gloussait Armelle, elle a peur, elle peut à peine lire, regarde. Et la fillette interrogeait son amie du regard et murmurait : tu n'as pas peur, toi ? Même pas un petit peu ? La réponse commençait par une ondulation de boucles rousses. Moi ? Non. Je n'ai pas peur. Parfois, quand le vrombissement des avions faisait vibrer le sol crasseux de la cave, et que la voix de Mlle Dixsaut chancelait puis se taisait, Armelle attrapait la main de son amie et la serrait très fort.

Armelle lui manquait, elle aurait tant aimé qu'elle soit là pour lui tenir la main et lui dire de ne pas avoir peur. Les taches de rousseur d'Armelle lui manquaient, et ses yeux malicieux et son sourire insolent. Pense aux choses que tu aimes, aux choses qui te rendent heureuse.